

Chapitre 1

LE JUDAÏSME TARDIF (II^e s. av. J.-C.-II^e s. ap. J.-C.)

Le judaïsme au tournant de l'ère : constatations et questions

Trois faits sont à souligner.

La dualité géographique du judaïsme, d'abord. Une partie du peuple habite la Palestine ; mais une diaspora forte, et ancienne, est répandue par tout le bassin de la Méditerranée (Alexandrie, Antioche, Asie Mineure ; pour l'Occident, Rome surtout, et aussi l'Afrique) et, hors de l'Empire, en Mésopotamie parthe.

Ensuite, l'importance démographique du phénomène juif dans l'Empire romain (peut-être un dixième de la population totale).

Le problème, enfin, qui se pose au judaïsme en son ensemble, du rapport à la civilisation grecque et aux pouvoirs étrangers (romain, depuis la conquête de l'Orient par Pompée en 63 av. J.-C. — et malgré la reconnaissance, par les vainqueurs, d'un statut légal des juifs). Ce problème est politique. Il est plus encore culturel et religieux (spirituel et rituel) : comment, tant en diaspora qu'en Palestine, préserver la pureté d'Israël au milieu des Gentils (païens), dans la fidélité à l'Alliance ? Il se traduit, en Palestine (mais aussi, à certains moments, dans tout l'Orient), par de violentes convulsions, depuis le soulèvement maccabéen contre les Séleucides (II^e s. av. J.-C.) et l'installation tumultueuse de la dynastie sacerdotale et royale des Hasmonéens, issus des Maccabées, jusqu'à l'agonie, sous Hadrien (II^e s. ap. J.-C.).

Sur ces bases, il s'agira de prendre toute la mesure de la vitalité que manifeste le judaïsme au tournant de l'ère puis de retracer les événements qui ont marqué son repli et lui ont façonné un nouveau visage. Pour conclure, on évoquera les relations qui, du fait, en partie, de ces événements, se dessinent entre juifs et chrétiens.

I. Vitalité du judaïsme

Judaïsme palestinien

Le pays des juifs

Dans l'aire géographique de la Palestine, entre Méditerranée et Jourdain, et du Liban aux bords du Néguev, existait une variété de peuplement. Les villes de la côte avaient une population mêlée, en majorité païenne. En Samarie la population descendait peut-être des groupes païens installés par les Assyriens après qu'ils eurent ruiné le royaume d'Israël au VIII^e s. ; les samaritains observaient le monothéisme hébraïque et la Torah mosaïque, mais les juifs les considéraient comme des hérétiques, si bien que juifs et samaritains se haïssaient cordialement.

Les juifs n'avaient la majorité que dans deux secteurs : la Galilée (appelée cependant « carrefour des nations », à cause de la présence de nombreux païens, ou de sa conversion récente au judaïsme) et la Judée, autour de Jérusalem, qui était véritablement le « pays des juifs ».

Les partis religieux

En Palestine, dans les luttes, au temps des Maccabées et de leurs descendants, se sont constitués trois partis (ou « sectes »), peu nombreux, mais qui tiennent le haut du pavé.

Les *sadducéens*, d'abord. Ce sont les grands prêtres gardiens du culte exclusif dans le Temple jérusalémite, attachés à la seule Torah écrite et refusant les développements d'une « Loi orale », fermés par conséquent aux croyances nouvelles qui s'introduisent sous influence peut-être iranienne (résurrection des morts et prolifération de l'angélogologie).

Les *pharisiens* ensuite (littéralement, sans doute, les « purs »). Ces piétistes s'opposaient trait pour trait aux sadducéens : soucieux de vivre (et de faire vivre par le peuple) l'Alliance dans son intégralité, les maîtres pharisiens, sans rejeter le culte du Temple, développent l'institution synagogale, monnaient l'application de la Torah en de multiples règles qui constituent progressivement la « Loi orale », et s'ouvrent aux croyances nouvelles.

Les *esséniens* (nom d'étymologie controversée) sont connus par Philon et Flavius Josèphe ; on les connaît mieux encore, aujourd'hui, par leurs écrits, qu'ont livrés en particulier, depuis 1947, des grottes au désert de Juda, près de la mer Morte, non loin de Qumran, site apparemment occupé par un « couvent » de la secte entre le I^{er} s. av. J.-C. et 70 ap. J.-C. Sous la conduite d'un mystérieux « Maître de justice » (personnage sacerdotal, persécuté par les dirigeants de Jérusalem) ce groupe s'était, à la fin du II^e s., séparé de l'aristocratie jérusalémitique jugée infidèle (le titre de « Maître de justice » fut peut-être porté, après le fondateur, par d'autres chefs de la secte) ; il est possible que, à côté de l'institution proprement « monastique » de Qumran, ait existé, mêlé au peuple des villes et des campagnes, une sorte de « tiers ordre » essénien, qui aurait exercé une influence diffuse, notamment sur la première communauté chrétienne. Les esséniens s'affirment comme le « reste d'Israël », objet d'une « Nouvelle Alliance » ; ils se préparent aux luttes eschatologiques qui, dans une vision fortement dualiste, doivent préluder au triomphe de Dieu sur l'Esprit du mal ; dans cette perspective, ils insistent sur l'ascèse et surtout sur les préceptes de pureté rituelle.

Si importants que fussent ces partis, la majorité de la population juive, rurale en particulier, n'appartenait à aucun. D'autres, au demeurant, groupes ou individus, pouvaient capter l'attention du peuple. Parmi eux, Jean le Baptiste. C'était un ascète rigoureux, qui pratiquait dans le Jourdain un baptême de pénitence, ouvert à tous, en vue du Jugement dernier : ce baptême, donné une seule fois, se distingue de pratiques analogues attestées en d'autres milieux juifs, par exemple esséniens (quelles que fussent les parentés entre le Baptiste et Qumran) ; Josèphe et les évangiles s'accordent pour faire de Jean une victime d'Hérode Antipas, qui ordonna sa décollation (vers 28).

Structures littéraires et mentales

Les soubresauts politiques provoquent l'affirmation, spécialement dans les cercles esséniens et essénisants, en Palestine surtout, de schèmes doctrinaux typiques du « judaïsme tardif » : les spéculations apocalyptiques.

« Apocalypse » est la transcription d'un mot grec qui signifie « révélation » et l'« apocalyptique » désigne un genre littéraire, ou un ensemble

d'écrits qui prétendent dévoiler, sur ordre divin, les secrets relatifs au cours de l'histoire et au temps de la fin.

Trois traits en sont constitutifs. À la différence du prophète, dont il est un descendant, le voyant d'une apocalypse est un écrivain, qui consigne ses visions dans un livre. Ce livre est souvent mis sous le nom d'un illustre représentant du passé biblique (Énoch, par exemple : phénomène dit de la « pseudépigraphie »). Les chiffres, objets, personnages sont symboliques, et d'un symbolisme surchargé, que l'auteur n'a cure, le plus souvent, de rendre cohérent.

Les spéculations apocalyptiques expriment l'exacerbation de l'impatience eschatologique, rendue plus aiguë encore par l'asservissement de la Terre sainte aux mains des païens. C'est dans cette exaspération qu'il faut replacer l'attente messianique, d'ailleurs diverse dans sa profondeur et ses manifestations (cette attente peut, génériquement, se définir comme espoir de restauration d'une royauté temporelle que Dieu opérerait par le ministère d'un Libérateur, son « Oint » — en hébreu « messiah », en grec « christos »).

Judaïsme hellénistique (alexandrin)

Il apparaît dès l'époque des Ptolémées, et connaît un apogée jusqu'au I^{er} s. de notre ère.

Il se confronte à la civilisation grecque. À des fins apologétiques, mais aussi pour une compréhension de la tradition hébraïque dont il est l'héritier, il utilise, avec la langue grecque, les concepts et structures mentales que véhicule cette langue, sans rien rabattre d'un attachement littéral à la Loi.

Trois exemples illustrent cette confrontation : la traduction biblique dite des « Septante », à commencer par le Pentateuque au début du III^e s. av. J.-C. (la LXX allait devenir la Bible du Nouveau Testament et des paléochrétiens) ; le livre de la *Sagesse de Salomon* (I^{er} s. av. J.-C.) ; Philon d'Alexandrie (contemporain du Christ et de Paul), qui interprète allégoriquement l'Écriture (l'histoire des patriarches), mais sans en dissoudre l'historicité, et enseigne une doctrine du Logos comme être intermédiaire, de statut métaphysique au reste assez mal défini, entre Dieu

et le monde (il réfère au Logos les apparitions divines, ou théophanies, relatées dans la Bible).

(On englobera dans le judaïsme hellénistique, mais non pas alexandrin, Flavius Josèphe, jérusalémite, pharisien de race sacerdotale passé aux Romains pendant la guerre de 66, historien, en grec, de cette guerre et des *Antiquités judaïques*, apologiste de sa religion dans le *Contre Apion* et de soi-même dans l'*Autobiographie* : étrange mixture de traître et, à sa façon, de patriote...)

Ce judaïsme bouillonnant et divers suscite bien des préventions et des moqueries chez les païens (des vexations même parfois, et des violences, à Alexandrie notamment) ; mais il marque aussi sa force dans l'attraction qu'il exerce sur nombre d'entre eux, que séduit la grandeur du monothéisme biblique, la fermeté de sa morale, la beauté peut-être aussi de la liturgie des synagogues. Les juifs, et les pharisiens eux-mêmes (cf. *Matth.* 23, 15), ne refusent pas le prosélytisme. Ainsi se constituent des noyaux, souvent étoffés, de convertis ou de simples sympathisants, les « craignants-Dieu ».

L'unité substantielle du judaïsme

Les différences considérables des situations où se déploie une si belle énergie ne sauraient masquer les éléments d'unité du judaïsme.

Trois traits, qui ressortissent à la *praxis* religieuse, contribuent à forger l'unité : un même amour de la Torah ; le rôle central du Temple de Jérusalem, où pour les fêtes affluent des foules immenses venues de tout le monde juif (les esséniens, qui prêchent un culte rénové et stigmatisent un sacerdoce jugé indigne, pour autant ne rejettent pas l'idée de la centralité du Temple) ; un identique souci, malgré les divergences d'approche et de solution, de préserver la « sainteté » du peuple élu parmi les « nations ».

Une institution traditionnelle soude également cette unité : sur l'ensemble des communautés de Palestine et de la Diaspora, s'exerce l'autorité, au moins en droit, du Sanhédrin de Jérusalem (Grand Conseil de 71 membres, formé des grands prêtres, mais comprenant aussi des scribes en majorité pharisiens).

Dernier facteur, plus nouveau celui-là, d'unité : jusque dans le Temple, se développe l'institution synagogale, la synagogue étant peut-être, au tournant de l'ère, moins un lieu de prière que de lecture de la Bible et de prédication.

II. La ruine du judaïsme palestinien. Le nouveau visage du judaïsme

Résumé des faits

4 A.C	Mort d'Hérode ; partage de son royaume entre ses fils.
6 P.C	Archélaos, qui avait hérité de la Judée, est déposé par les Romains ; réduction de la Judée en province administrée par des préfets (et non procureurs) équestres, en résidence à Césarée Maritime, sous la dépendance du légat consulaire de Syrie. Au fil des ans le jeu combiné, et toujours plus serré, des maladresses, souvent calculées, des Romains et des menées violentes des nationalistes « zélotes », dans un climat d'impatience eschatologique et sur fond probable de déséquilibres sociaux et d'oppression fiscale, aboutit à la conflagration.
66-74	Guerre juive (70 : prise de Jérusalem et incendie du Temple).
117	Révolte en Cyrénaïque.
132-135	Révolte messianique de Bar Kocheba en Judée.

Conséquences

C'est la ruine de l'installation en Judée et à Jérusalem, surtout après 135 : interdiction est alors faite aux juifs, et maintenue, en théorie du moins, jusqu'à la conquête musulmane, de résider dans Aelia Capitolina, nom païen, à présent, de la ville. (Après quoi, la tranquillité règne aux II^e-III^e s. — en attendant les dégradations lentes, mais progressives, du statut des juifs dans l'Empire chrétien...)

Après 70, les sadducéens disparaissent, en même temps que le Temple ; les esséniens disparaissent aussi ; le judaïsme rabbinique, héritier pour l'essentiel des pharisiens, subsiste seul. D'où trois traits nouveaux : la synagogue remplace décidément le Temple et la lecture le sacrifice ; le judaïsme se regroupe autour de ses rabbins et de ses patriarches (installés

en Galilée jusqu'au V^e s.), qui mettent peu à peu par écrit la Loi orale (*Mishna*, puis *Talmud*, selon un processus qui s'étend jusqu'au VI^e s.) ; le prosélytisme reflue.

Avec l'apaisement dû aux défaites, les spéculations apocalyptiques sont abandonnées.

Le judaïsme hellénistique entre en décadence : il ne renonce pas à ses usages linguistiques mais son ambition culturelle s'étiole (on notera au passage la méfiance des rabbins, désormais, envers la LXX, devenue la Bible des chrétiens).

Juifs et chrétiens

Jésus et les premiers chrétiens ne peuvent se comprendre que dans l'effervescence d'Israël, et la tension de ses espérances. Après 70, le christianisme se sépare de plus en plus pleinement du judaïsme rabbinique, lequel s'emploie, au lendemain de la catastrophe, à sauver une « orthodoxie » et rejette tout ce qui la mettrait en péril.

Cette séparation n'est pas oubliée total, de la part de la foi nouvelle : c'est toute la question du judéo-christianisme et de ses divers niveaux de rémanence. Surtout, dans un mouvement désormais affronté au monde païen, persiste le souvenir du précurseur que fut à cet égard le judaïsme hellénistique. Quant au contenu de la conscience chrétienne face à ses racines juives, sa formation obéit à une dialectique de l'héritage et de l'innovation : c'est la question de la valeur, au moins relative (préparatoire), de l'Ancien Testament et de la Loi mosaïque, objet d'âpres disputes parmi les chrétiens, au II^e s., entre tenants de la « Grande Église » et « hérétiques » gnostiques.

D'où une longue concurrence entre juifs et chrétiens, des polémiques — et l'anti-judaïsme chrétien...

Chapitre 2

LES PAGANISMES À L'ÉPOQUE IMPÉRIALE

On lira ici une rapide histoire des formes religieuses « païennes » (entendons : non bibliques), au moins du I^{er} au III^e s., et jusqu'au IV^e. Après le IV^e s., même si le paganisme persiste, tant en Orient qu'en Occident, et s'il peut avoir encore une importance sociologique, par exemple dans les campagnes, son importance culturelle va s'affaiblissant et disparaissant.

I. **Maintien des religions « poliades » traditionnelles**

Cité antique et religion

La cité antique ne se comprend pas d'abord comme une structure socio-politique occupant un territoire déterminé : elle ne se conçoit que comme unie autour de ses cultes et de ses sacerdoce publics. À toutes les étapes de son histoire, elle implique une référence religieuse : la religion « civique » forme le pilier de la cité.

Comme telle, cette religion ne demande pas l'adhésion du cœur : la notion de foi lui est étrangère. Elle exige l'accomplissement scrupuleux des cérémonies, quelles que soient les dispositions intérieures des célébrants.

Cas particulier de l'Empire romain

L'Empire romain, du moins jusqu'au IV^e s., se définit comme un conglomérat de cités, à la tête duquel se trouve Rome. Durant toute l'époque impériale les cultes et les sacerdoce traditionnels, établis au sein des cités et des divers peuples de l'Empire, demeurent vivants et florissants. C'est le cas de Rome elle-même : cultes et sacerdoce y font l'objet de soins attentifs, surtout depuis les restaurations augustéennes,